

Libretto

R. A. DICK

LE FANTÔME
ET MRS MUIR

roman

Traduit de l'anglais par
LUCIEN-RENÉ DAUVEN

Libretto

Titre original :
The Ghost and Mrs Muir

© R. A. Dick, 1945.

© Librairie l'Atalante, Paris, 1989, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-313-0

PREMIÈRE PARTIE

Mrs Muir était petite. Tout le monde en convenait.

Les autres étaient « Mrs Brown » ou « Mrs Smith », sans plus. Quand on parlait d'elle, on disait « la petite Mrs Muir » ou « cette chère petite Mrs Muir », ou encore, depuis quelque temps, « la pauvre petite Mrs Muir ». Son mari, en effet, bon chrétien et architecte sans génie, était mort subitement, la laissant avec deux enfants et un revenu insuffisant. Si insuffisant que, la maison de style pseudo-élysabéthain qu'il avait construite pour la lui offrir en cadeau de mariage, il lui avait fallu la vendre pour faire face aux dettes qui lui tombaient dessus de tous les côtés. Une véritable marée, qui menaçait de la submerger et d'emporter tous les souvenirs familiers de sa vie de femme mariée. En même temps s'abattait sur elle un torrent de conseils provenant de la famille de son mari aussi bien que de ses propres amis et connaissances, tous également empressés à organiser son avenir, l'un lui conseillant de s'installer dans un appartement de trois pièces, l'autre dans une villa, celui-ci de prendre une maison de modes et celui-là un salon de thé, cet autre lui recommandant d'ouvrir une pension pour messieurs seuls, tous ces projets sous-entendant que ses enfants lui seraient arrachés pour être mis en pension, placés dans des institutions charitables ou même adoptés.

Un matin de mars, à son réveil, tandis qu'à travers la vitre un rayon de soleil lui caressait le visage, la petite Mrs Muir

décida qu'il fallait en finir et que c'était à elle – et à elle seule – qu'il appartenait de prendre les résolutions nécessaires. Comme pour l'encourager dans sa volonté d'indépendance, en bas, dans le jardin, un merle chanta et son chant célébrait le printemps et les recommencements.

– Et d'abord, dit-elle tout haut, je quitterai Whitchester! – elle s'assit dans son lit, rejeta loin d'elle ses couvertures et répéta : Parfaitement, je quitterai Whitchester! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt? C'est la seule solution.

Elle avait si pleinement le sentiment de sa liberté reconquise que, tout en s'habillant, elle se mit à chanter, elle aussi. Des bribes de mélodies qu'elle chantait quand elle avait dix-sept ans, à l'époque où Edwin Muir était venu chez son père, à la campagne, pour reconstruire l'aile de bâtiment où se trouvait la bibliothèque. Il était resté pour lui faire la cour. Il n'y avait pas, à Nether-Whitley, de jeunes gens qui fussent des partis possibles et elle venait de lire un roman dans lequel le héros avait une belle mèche blonde qui lui tombait sur le front. Cette mèche, Edwin la possédait aussi. Le père de la jeune fille, pensant toujours à autre chose et vivant surtout dans le passé, avec les poètes grecs, ne faisait pas autorité en matière de coupe de cheveux. Le roman se terminait sur un baiser dans une roseraie et sur ces mots magiques : « Et ils furent toujours heureux! » Embrassée dans le verger, Lucy Muir ne pouvait imaginer une autre fin à son propre roman. Mais il se trouvait que, dans le livre, le héros n'était ni l'unique fils d'une veuve ni le frère de deux sœurs aux idées arrêtées, qui habitaient « à deux pas »...

Elle ne pouvait pas dire qu'elle avait été malheureuse. Non. Seulement, sa vie n'avait pas été la sienne, mais celle de la vieille Mrs Muir, une vie où il n'était question que de l'armoire à pharmacie, de l'émulsion avec laquelle il fallait frictionner la poitrine d'Edwin s'il avait mal à la gorge, du tonique qu'il devait prendre trois fois par jour, après les repas, s'il était un

peu pâle, de ses plastrons de flanelle et des chaussettes tricotées qu'il devait porter la nuit. Ç'avait été également la vie d'Helen Gould, la jeune sœur d'Edwin, qui avait inscrit Lucy dans tous les clubs de la ville, qu'on y jouât au badminton, au croquet ou aux cartes. Et aussi celle d'Eva Muir avec ses sociétés chorales, ses associations dramatiques et littéraires. Puis, enfin, celle d'Edwin qui, avec sa fâcheuse habitude de ronfler, s'imposait à elle jusque dans ses rêves nocturnes.

Tous ces gens-là ne lui laissaient aucune initiative. Ils lui choisissaient ses domestiques, ses vêtements, ses chapeaux, ses livres, décidant de ses distractions et même de ses maladies : « Notre chère petite Lucy a bien mauvaise mine, elle devrait boire un peu de bourgogne ! » ou « Notre pauvre petite Lucy a l'air de perdre du poids, elle devrait prendre un peu d'huile de foie de morue ! » Lucy, qui avait horreur du bruit, des discussions et des disputes, les laissait faire, même avec les enfants, Cyril et Anna. En réalité, elle n'avait jamais eu le temps de s'apercevoir qu'elle ne vivait pas du tout comme elle l'eût souhaité et c'était seulement depuis que ses belles-sœurs lui avaient permis de délaissé les innombrables devoirs sociaux et mondains qu'elles lui imposaient auparavant qu'elle avait peu à peu découvert qu'il était de l'existence d'autres conceptions qui lui eussent beaucoup mieux convenu.

Son petit déjeuner terminé, elle mit les longs voiles noirs traînant jusqu'à terre qu'Helen avait choisis pour elle et se hâta vers la gare.

Devant le guichet, elle hésitait.

– Pour où, s'il vous plaît ? demanda l'employé.

– Pour la mer !

Elle avait répondu sans réfléchir. Mais il serait tout nouveau pour elle d'habiter sur la côte et ce serait tellement bon pour les enfants ! Comme ils s'amuseraient là-bas ! Ils feraient des châteaux de sable, ils pataugeraient, ils se baigneraient, sans nurses, sans gouvernantes, sans tantes...

L'employé était patient. Il posa une seconde question :

– Pour Whitecliff?

– S'il vous plaît, dit Lucy. Pour Whitecliff.

C'était une de ces journées de mars, ensoleillées et orageuses, durant lesquelles on voit de gros nuages blancs naviguer dans un ciel bleu comme des galions voguant à pleines voiles, cependant que le vent secoue les tuiles des toits, fait voler les chapeaux, claquer les portes et les fenêtres. À Whitecliff, le vent souffla Lucy Muir hors du train. Essayant vainement, de ses mains gantées de noir, de retenir son chapeau, son sac, ses voiles et ses jupes, elle traversa en trombe la place de la gare, tourna plus vite qu'elle n'eût voulu le coin de la grande rue pour pénétrer, non moins précipitamment, chez Itchen, Boles et Coombe, les agents immobiliers. Hors d'haleine, elle se laissa tomber sur une chaise de cuir et considéra d'un œil terne Mr Coombe, le plus jeune des trois associés, qui se tenait en face d'elle, de l'autre côté d'un large bureau. Elle n'avait plus assez de souffle pour parler.

– C'est une villa que vous cherchez? demanda poliment Mr Coombe, l'examinant à travers les verres épais de ses lunettes.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Elle n'avait pensé qu'à un petit appartement, mais elle n'était pas en mesure de le dire pour le moment.

Mr Coombe fit « Ah! » et amena à lui un gros livre bleu dont il se mit à feuilleter les pages à toute allure, tout en donnant sur des villas, des chalets et des châteaux mille détails, énoncés à une vitesse telle que Lucy, encore qu'elle eût maintenant recouvré l'usage de la parole, fut incapable de trouver dans son discours la brève pause qui lui eût permis de placer un mot.

Mr Coombe présentait *Les Mouettes* :

– Trois chambres à coucher... Deux grandes pièces... Salle

de bains... Cuisine bien conçue... L'eau et le gaz... Un petit jardin... Site idéal... À proximité de l'autobus... Les boutiques des commerçants sont tout près, sur la route de la falaise... Tout près, également, l'église et les écoles... Meublée... Cinquante-deux livres par an...

Il se tut. Son livre se ferma avec un claquement.

– Cinquante-deux livres par an, répéta Lucy. Meublée! C'est pour rien... Ça ne fait qu'une livre par semaine!

– Le prix est ridicule, déclara Mr Coombe avec un peu d'humeur.

Lucy, cependant, réfléchissait rapidement.

« Avec une villa meublée, songeait-elle, j'économise la dépense d'un déménagement. Je vendrais tout ce vilain mobilier que je n'aime pas, je vendrais ces horribles lits de cuivre, les plantes vertes, les aspidistras, les grands vases de Chine... »

Mr Coombe prit dans un tiroir une paire de clés Yale et dit :

– *Laburnum Mount* pourrait vous convenir. Ou *Beau séjour*...

– Je voudrais voir *Les Mouettes*, répondit Lucy.

– C'est une villa qui ne saurait faire votre affaire, déclara Mr Coombe avec autorité. Nous irons d'abord à *Beau séjour*...

Lucy rougit, mais insista :

– Je tiens à voir *Les Mouettes*. Comme importance, c'est exactement ce qu'il me faut... et aussi comme prix, bien que je ne puisse m'empêcher de penser qu'il doit y avoir une raison pour que la villa soit louée si bon marché. Ce ne seraient pas les canalisations, par hasard ?

Mr Coombe la regarda un bon moment sans répondre. Il semblait qu'une lutte se livrât en son esprit. Elle aboutit, sinon à une décision, du moins à un armistice.

– Non, répondit-il, les canalisations sont en parfait état. Le propriétaire vit en Amérique du Sud et il a le plus vif désir de louer sa villa, voilà tout!

– Alors, conclut Lucy, c'est par *Les Mouettes* que nous commencerons!

Mr Coombe la considéra de nouveau avec insistance. Elle pouvait presque lire ses pensées. On eût dit qu'il voulait lui faire comprendre quelque chose qu'il ne se résignait pas à exprimer avec des mots.

– Je me suis renseignée à la gare, reprit Lucy, et j'ai appris qu'il y a ici deux agences immobilières. Peut-être cette villa figure-t-elle également sur les livres de votre concurrent...

Elle se sentait un peu effrayée de son audace. Mais, si elle entendait réorganiser sa vie sur des bases nouvelles, il ne fallait pas flancher dès le début !

Mr Coombe se décida brusquement : il ouvrit un autre tiroir de son bureau pour y prendre une énorme clé de fer.

– Ma voiture est à la porte, dit-il, se levant. Puisque vous y tenez, je vais vous conduire là-bas moi-même...

La petite station balnéaire de Whitecliff s'arrondissait autour de la baie, le long d'une belle esplanade, comme pour se chauffer au soleil. En bordure de mer il y avait des hôtels et des pensions de famille, le kiosque à musique et les cabines, et, derrière, la gare, les boutiques, l'hôtel de ville, le poste d'incendie, le commissariat de police et un minuscule jardin public bien entretenu, au milieu duquel, souvenir de quelque guerre oubliée, un vieux canon dormait, comme un monstre fossile assoupi dans un parterre de fleurs. Des narcisses à peine éveillés secouaient leur tête dans le vent qui soufflait jusque dans ce coin abrité.

À droite et à gauche de la ville s'élevaient de blanches falaises qui, du côté de la terre, descendaient en pente douce. C'était par là que se trouvaient les grandes villas, les églises et les écoles. La voiture prit la route qui se dirigeait vers l'est. Assise à côté de Mr Coombe, Lucy regardait autour d'elle avec intérêt.

Elle se souvenait maintenant d'être venue à Whitecliff une fois déjà, avec Edwin et un client possible, qui songeait à transformer un vieux moulin à vent en une moderne villa et

qui, avant même que les plans ne fussent dessinés, renonça à son projet pour acheter une propriété dans la région des Lacs. Edwin n'était jamais revenu à Whitecliff. Ses sœurs, au surplus, n'aimaient pas l'endroit, lui préférant la station voisine de Whitmouth, beaucoup plus importante et bien plus chic. À l'époque de cette rapide visite, maintenant vieille de dix ans, Whitecliff ne signifiait rien pour Lucy. Aujourd'hui, il en allait différemment et les joues roses et rebondies des bébés qu'on promenait, les membres solides des enfants qu'elle voyait jouer lui inspiraient différentes réflexions, comme d'ailleurs la plage elle-même et la mer, dont les vagues se brisaient en jetant dans le vent de hautes gerbes d'écume blanche. Déjà, Whitecliff faisait un peu partie de sa vie.

D'un mouvement du menton, Mr Coombe indiqua sur sa gauche deux grands bâtiments de briques rouges, construits au milieu de vastes terrains de jeux et séparés l'un de l'autre par un mur élevé.

– Les collèges, dit-il.

– Ils ont l'air très bien, répondit Lucy.

Mr Coombe approuva.

– L'éducation qu'on y reçoit, déclara-t-il, est aussi bonne que partout ailleurs. C'est là que j'ai été élevé.

– Très intéressant, fit Lucy. Et j'imagine que les prix sont des plus modérés...

– Exactement, reprit Mr Coombe. En outre les bienfaiteurs sont nombreux. On peut décrocher des bourses pour presque toutes les universités. Sans parler, bien entendu, de celles qui vous valent de bénéficier gratuitement de l'enseignement du collège...

– Vous en avez eu une? demanda Lucy par politesse.

Mr Coombe avoua que non.

– À vrai dire, ajouta-t-il, je n'en avais pas besoin. Cette affaire m'attendait et, à l'âge de vingt ans, j'ai succédé à mon père... – changeant de vitesse pour aborder la petite

côte rapide qui s'amorçait au bout de l'esplanade, il ajouta :
La route de la falaise !

Elle était bordée d'un côté par de belles maisons aux jardins soignés. De l'autre côté, la falaise tombait à pic dans la mer.

– Et voici *Les Mouettes* ! annonça Mr Coombe quelques minutes plus tard, tandis que la voiture s'immobilisait.

La route n'allait pas plus loin. Un sentier étroit la continuait, qui s'engageait dans les dunes.

La villa était une petite maison de pierre grise, construite assez loin de sa plus proche voisine et cernée d'un mur qui l'entourait comme un bastion. Au premier étage, une grande fenêtre en saillie, dont les volets d'un bleu passé étaient clos, regardait la mer. Les rayons du soleil devaient la frapper à toute heure de la journée.

– Elle me plaît, déclara Lucy, encore dans l'automobile. Elle me plaît beaucoup !

Mr Coombe arrêta le moteur.

– Je ne crois pas, dit-il d'un ton presque agressif, qu'il vous soit possible de juger ainsi de l'extérieur !

Il n'avait pas fait un mouvement pour quitter la voiture et rien n'indiquait qu'il eut l'intention de faire visiter à Lucy l'intérieur de la villa.

– Je pense, ajouta-t-il, qu'il est de mon devoir de vous faire remarquer que, pour une dame seule, l'endroit est bien isolé.

Elle le regarda, étonnée. Il reprit d'une voix adoucie :

– Vous êtes veuve depuis peu, madame. Ce qui revient à dire que vous devrez vivre seule, sans la protection d'un homme.

– Mais, objecta-t-elle, où que j'aille, il me faudra vivre sans cette protection.

– Oui, répliqua Mr Coombe, mais pas nécessairement dans un tel isolement !

Lucy tenait bon.

– Dans votre livre, à propos de cette villa, vous parlez de site idéal ! Vous l'avez lu devant moi !

Mr Coombe s'entêtait.

– C'est bien un site idéal, mais pas pour une dame seule !
Je vous en prie, laissez-moi vous conduire à *Beau séjour* !

– Quand nous aurons vu *Les Mouettes* ! dit Lucy, faisant jouer la poignée de la portière.

Mr Coombe grommela entre ses dents quelque chose d'inintelligible, mais quitta son siège et fit rapidement le tour de la voiture pour aider Lucy à descendre. Sans lui lâcher le bras, la grille franchie, il la conduisit le long du sentier dallé menant à la maison. Il était évident que, lui aussi, il pensait qu'elle était « une pauvre petite femme » alors que, luttant contre le vent, il s'efforçait de dégager les longs voiles noirs qui s'étaient pris dans le bouton de son veston.

La grosse clé tourna dans une antique serrure et Mr Coombe poussa la porte, dont les gonds grincèrent. Juste en face de l'entrée, un escalier tournant montait à l'étage. Trois portes d'un blanc sale donnaient dans le vestibule carré, éclairé par une fenêtre ronde ressemblant à un hublot. Elles étaient ouvertes et Lucy put jeter un coup d'œil sur la cuisine, qui était dans le fond, sur la salle à manger, à gauche, et, à droite, sur le salon, où elle remarqua, au-dessus de la cheminée en marbre noir, le portrait à l'huile d'un officier de marine en grand uniforme. La peinture ne valait pas grand-chose : les mains, crispées sur un télescope d'un cuivre trop jaune, semblaient de bois, les joues, au-dessus de la mâchoire volontaire, étaient d'un rouge rappelant presque celui des fraises et la noire chevelure bouclée avait des raideurs de fil de fer. Le regard bleu, en revanche, vivait d'une vie étonnante. Il dévisageait Lucy avec une telle intensité qu'elle eut nettement l'impression que le portrait lui faisait un clin d'œil. Familiarité qui, de la part d'un étranger, eût été incorrecte de tout temps, mais qui, s'adressant à une veuve toute de noir vêtue, devenait d'une grossièreté inqualifiable.

– Qu'est-ce que ce tableau? demanda-t-elle comme ils entraient dans la pièce.

– C'est le portrait de l'ancien propriétaire de la villa, feu le capitaine Daniel Gregg, répondit Mr Coombe d'une voix curieusement étouffée – très vite, entraînant la jeune femme vers la fenêtre avec une certaine brutalité, il ajouta: D'ici, vous avez une vue magnifique!

Propos assez surprenant, car tout ce qu'on découvrait à travers la vitre, c'était un coin du jardin qui avait de faux airs de jungle, un arbre hideux, un araucaria et, plus loin, le mur grisâtre qui clôturait la propriété.

Elle se retourna dès que la politesse le lui permit et examina la pièce. De vastes proportions, elle contenait le plus étrange mélange de belles choses et d'horreurs que Lucy eût jamais vu.

Sur le manteau de la lourde cheminée de marbre noir, une pendule, de marbre noir également, était flanquée de deux délicieux vases chinois, des Ming sans aucun doute. Un tapis persan, d'un dessin et d'un coloris parfaits, mêlait ses franges à celles d'une odieuse carpette rouge. Un châle des Indes à la broderie délicate drapait l'extrémité d'un vilain canapé de peluche. Un cabinet chinois, en laque rouge, ancien certainement, abritait d'étranges collections où voisinaient des porcelaines décorées provenant de Blackpool, Cardiff et Southampton, un service à thé de Satsuma et de superbes cristaux de Waterford. Dans un coin, sur un guéridon de bambou, il y avait un échiquier dont les pièces étaient en vieil ivoire. Sur les murs, couverts d'un papier rose à fleurs, des photos et des lithographies côtoyaient des aquarelles japonaises, des broderies florentines et de jolies gravures anciennes. Le tout disparaissait sous une épaisse couche de poussière, avec, çà et là, des guirlandes de toiles d'araignées.

«Drôle de pièce! pensait Lucy. Mais qui pourrait devenir charmante...»

Et, laissant aller son imagination, elle la meublait à neuf. Les murs seraient d'or pâle, elle voyait comment elle utiliserait ses rideaux de brocart, le mobilier qu'elle sacrifierait et celui qu'elle apporterait à la place : quelques objets d'art qui lui étaient chers, son confortable divan et les fauteuils que son père lui avait laissés.

« Et tu seras le premier à partir ! » dit-elle, défiant du regard le portrait.

Une fois encore, elle dut être le jouet d'une illusion : les yeux, de nouveau, semblaient avoir bougé. L'instant d'après, ils étaient redevenus ternes, sans vie, et, semblait-il, beaucoup moins bleus que tout à l'heure.

– La salle à manger a besoin d'être arrangée, dit Mr Coombe d'une voix morne, tout en s'effaçant pour laisser entrer la jeune femme dans la pièce.

En réalité, là, tout était à refaire. Perdant sa teinte originale, un lilas-bleu demeuré assez semblable à lui-même dans certains coins sombres, le papier des murs avait tourné au mauve. Les peintures des boiseries avaient pelé, comme frappées d'une lèpre honteuse. Le vernis des meubles n'était plus qu'un souvenir et la grise pellicule de poussière qui revêtait aussi bien la table que le buffet et les chaises semblait, elle aussi, comme la marque visible de quelque fâcheuse maladie.

– Cette maison n'a pas dû être habitée depuis des années, remarqua Mrs Muir.

– C'est exact, dit Mr Coombe. La cuisine est à côté.

Là encore, la poussière et la saleté régnaient.

– Je comprends maintenant, s'écria Lucy, un accent de triomphe dans la voix, pourquoi vous ne vouliez pas me faire entrer. Vous préféreriez faire nettoyer la maison auparavant, ne souhaitant pas qu'on la vît en cet état !

Il y avait, contre le mur du fond, un réchaud à gaz, sur lequel se trouvaient posées une bouilloire et une poêle à frire, celle-ci contenant deux tranches de jambon cru. Sur la table,

devant la fenêtre, on apercevait une théière, un pot à lait, une tasse, une assiette, un demi-pain et un beurrier. Un journal servait de nappe. Lucy, jetant les yeux dessus, découvrit qu'il n'était pas vieux de plus de huit jours.

– Je croyais, fit-elle observer, montrant la date du doigt, que vous m'aviez dit que cette maison n'était pas habitée depuis des années!

– Elle ne l'a pas été, répondit Mr Coombe. Seulement, la femme de ménage est venue faire un petit peu de nettoyage...

– Un petit peu de quoi? demanda Lucy, ses sourcils levés proclamant son étonnement.

Mr Coombe se défendait de son mieux.

– Elle a effectivement nettoyé le vestibule et l'escalier.

Lucy insistait:

– On a dû l'appeler quelque part d'extrême urgence! Il semble étrange qu'elle ait laissé derrière elle ces appétissantes victuailles et qu'elle ne soit jamais venue les rechercher!

– Peut-être est-elle tombée malade...

– Vous n'en savez rien?

– À moins qu'elle n'ait trouvé qu'il y avait trop à faire, poursuivit Mr Coombe. Elle a déposé la clé au bureau, dans la boîte aux lettres, mais elle n'est jamais venue réclamer ce qu'on lui devait.

– Je commence à croire, dit lentement Lucy, qu'il y a, dans cette maison, quelque chose de pas ordinaire.

– Dans ce cas, déclara Mr Coombe, comme soulagé d'un poids, il est inutile que nous montions au premier étage. Je me doutais bien que cette maison ne vous conviendrait pas.

Lucy protesta:

– Mais elle me plaît! C'est exactement la villa qu'il me faut! Seulement, elle a quelque chose de bizarre... et je saurai quoi, même si vous ne vous décidez pas à me le dire!

Sans un mot, Mr Coombe tourna les talons et, montrant le chemin, se dirigea vers l'escalier. Quatre portes ouvraient

sur le palier de l'étage, celles de la salle de bains et des trois chambres à coucher. Deux de celles-ci se trouvaient sur le derrière de la maison. Elles étaient très simplement meublées, comme d'ailleurs la chambre du devant, celle à la grande fenêtre en saillie. Lucy fit l'inventaire d'un coup d'œil : des carpettes bleues, un lit de fer, une commode, une armoire, un vaste fauteuil d'osier, un radiateur à gaz et, sur les murs, voilés comme tout le reste de la couche de poussière ordinaire en cette maison, trois tableaux représentant des voiliers. Mais ce qui dans cette pièce attirait l'attention – et la retenait –, c'était, installé près de la fenêtre sur un trépied, un télescope dont le corps de cuivre brillait au soleil de l'après-midi.

Lucy le considéra longuement, avec un étonnement qu'elle ne s'expliquait pas. Des télescopes, elle en avait déjà vu. Qu'est-ce que celui-ci avait donc de particulier ? Évidemment, l'objet n'était pas de ceux qui font nécessairement partie de l'ameublement d'une chambre à coucher. Mais, après tout, dans une pièce où avait vécu un vieux loup de mer en retraite, il n'était pas plus insolite qu'un violon ne l'eût été dans la chambre d'un virtuose émérite. Non, il y avait autre chose ! Quelque chose qui, dès son arrivée, avait frappé la jeune femme qui en avait reçu comme un choc physique.

– J'y suis ! s'écria-t-elle à haute voix. Toi, au moins, tu es propre !

– Plaît-il ? demanda Mr Coombe, un peu surpris.

Lucy l'entendit à peine. Un rire frappait ses oreilles, un rire profond et sonore qui semblait emplir la pièce. Elle se tourna vers Mr Coombe, mais celui-ci n'était manifestement pas d'humeur à s'amuser. Il avait rougi jusqu'à la racine de ses blonds cheveux clairsemés et, le regard fixe derrière ses énormes lunettes, avec des yeux qui faisaient songer à ceux d'un poisson dans un aquarium, il contemplait Lucy.

Finalement, d'une voix rauque, il dit :

– Venez!

Et, empoignant la jeune femme par le bras, il l’entraîna et lui fit descendre l’escalier. Elle se retrouva dehors avant d’avoir eu le temps de protester.

– Je m’en doutais, dit-elle lorsque après l’avoir aidée à remonter en voiture il reprit place au volant. Cette maison est hantée.

– Je ne voulais pas vous la faire visiter, répondit-il, appuyant d’un pied fiévreux sur la pédale d’accélération. C’est vous qui avez tenu à la voir!

L’auto redescendait vers la ville à une allure folle.

– Vous conduisez toujours à cette vitesse-là? demanda Lucy, vaguement inquiète.

– Non... Excusez-moi.

La voiture ralentissait pour s’engager sur l’esplanade.

– Le fait est, ajouta Mr Coombe, que je ne me sens pas très bien.

– Vous êtes très pâle, en effet, dit Lucy. Nous pourrions nous arrêter à une pharmacie, où vous trouveriez des sels.

Mr Coombe sourit amèrement.

– Ils ne me serviraient de rien, déclara-t-il. C’est moralement que je souffre. Où est le devoir? À qui doit-on obéir d’abord, à son client ou à sa conscience?

– Je crains fort que la question ne soit pas de ma compétence, répondit Lucy. Je n’ai jamais eu de client et j’ai toujours vécu avec des gens qui ne me laissaient pas le loisir de m’apercevoir que j’avais une conscience!

Mr Coombe émit un grognement et reprit:

– Cette maison! Je l’ai louée quatre fois depuis dix ans que je suis dans l’affaire. Le locataire qui y est resté le plus longtemps a tenu vingt-quatre heures. J’ai écrit au propriétaire, il m’a fait savoir qu’il n’y pouvait rien. Il m’a câblé qu’il s’en remettait à moi et que c’était à moi qu’il appartenait de me débrouiller!

– Mais, demanda Lucy, pourquoi, puisqu’il y a ici d’autres agents immobiliers, ne les laissez-vous pas s’occuper seuls de cette villa?

– Impossible! s’exclama Mr Coombe. Ce serait comme l’aveu d’une défaite. D’ailleurs, eux, ils n’ont jamais été capables de la louer. Ils prétendent qu’elle est comme toutes les autres, mais jamais ils n’ont pu conduire un de leurs clients éventuels au-delà du vestibule! Moi, je la loue, mais, comme mes locataires s’enfuient presque aussitôt, Gregson et Pollock ont toujours les rieurs de leur côté. Si je n’étais pas marié et père de famille, il y a longtemps que j’aurais mis le feu à cette maison! Elle me donne sur les nerfs et je finis par en rêver la nuit. Ce capitaine Daniel Gregg, je voudrais le savoir au diable!

– Cette villa, reprit Lucy, pourquoi la hante-t-il? Il a été assassiné?

– Non. Il s’est donné la mort.

– Pauvre homme! Il était si malheureux que ça?

Mr Coombe tourna la tête vers Lucy.

– Le rire que vous avez entendu était-il celui d’un homme malheureux?

La jeune femme admit que non.

– Mais alors, ajouta-t-elle, pourquoi a-t-il mis fin à ses jours?

– Uniquement pour embêter le monde! répondit Mr Coombe.

– C’est très mal de sa part, déclara Lucy. Et ça prouve qu’il ne sait pas ce qu’il veut! S’il tenait tant que ça à être mort, pourquoi ne le reste-t-il pas?

– C’est parfaitement mon avis!

– Quelqu’un devrait lui faire entendre raison, poursuivit Lucy. Comment fait-on pour conjurer un fantôme?

– Je n’en ai pas la moindre idée, avoua Mr Coombe. À votre place, j’oublierais tout ça! En somme, ça ne vous concerne pas...

Lucy se récria :

– Mais pardon, cette villa me plaît énormément et j'ai bien l'intention d'y habiter !

– Vous avez bien vu que c'est impossible, répliqua Mr Coombe. Je vais vous conduire à *Beau séjour*.

La villa *Beau séjour* était dans Victoria Drive, une longue avenue toute droite, qui, longeant l'usine à gaz et ses dépendances, allait de la gare à l'hôpital. C'était une petite maison, propre et coquette, parmi vingt autres qui s'alignaient, toutes semblables, des deux côtés de la chaussée.

– J'en suis navrée, déclara Lucy, la voiture à peine arrêtée, mais je ne pourrais pas vivre là !

Mr Coombe la dévisagea d'un air sévère.

– Permettez-moi de vous dire que vous y pourriez vivre, au contraire, dans des conditions de confort exceptionnelles. La maison est pourvue de toutes sortes d'aménagements ingénieux qui vous épargnent de la peine.

Lucy riposta :

– Pour vivre dans une villa comme celle-là, il faudrait supprimer tous ces aménagements ingénieux et avoir tant à faire qu'on n'aurait jamais le temps de se mettre à la fenêtre pour se rendre compte qu'on est enfermé là-dedans !

– Mieux vaut, dit Mr Coombe, être enfermé dans une villa comme celle-là qu'installé dans une maison hantée dont on vous chasse. Venez ! J'ai la clé, nous allons entrer.

Lucy prononça par deux fois un « non » énergique et, recroquevillée dans son coin, plaqua ses deux mains sur ses oreilles, comme si elle avait craint de retomber dans la vieille habitude qui voulait qu'avec elle les avis des autres finissent toujours par l'emporter. Il lui semblait entendre les formules trop connues, les phrases toutes faites, qui menaçaient sa jeune indépendance : « Mais, ma chère, le sens commun... Tout le monde fait comme ça... On ne peut agir autrement... »

– Dites-moi, reprit-elle au bout d'un instant, ne

pourriez-vous me laisser m'installer aux *Mouettes* pour une nuit? À l'essai...

– À l'essai! s'écria Mr Coombe. C'est la première fois que l'on me fait une pareille proposition!

– Je sais qu'elle est assez extraordinaire, admit Lucy, mais vous conviendrez que la maison n'est pas ordinaire non plus.

Enthousiasmée par son idée, elle poursuivit :

– Je passerais une nuit là-bas et je verrais bien s'il y a quoi que ce soit qui puisse effrayer les enfants. Peut-être même pourrais-je conjurer le fantôme du capitaine Gregg, si la maison est véritablement hantée.

Mr Coombe se taisait. Elle continua :

– Vous comprenez, si tout le monde se sauve à la moindre alerte, l'endroit, c'est très naturel, acquiert bien vite une réputation fâcheuse. Mais il est vraiment trop ridicule, au vingtième siècle, de croire aux apparitions et à toutes ces sornettes qui datent du Moyen Âge! Dans les maisons, il y a bien des bruits qui paraissent mystérieux et qui ne le sont pas. Il y a des meubles qui craquent, des souris qui trottent derrière les lambris, des rats qui grignotent les cloisons...

– Vous n'expliquerez pas comme ça le rire que nous avons entendu! objecta Mr Coombe.

– Mon Dieu, répliqua Lucy, il se peut fort bien que ce n'ait été que le bruit du vent s'engouffrant dans la cheminée! De toute façon, je ne renoncerai pas aux *Mouettes* si facilement et, si vous ne consentez pas à ce que j'y passe une nuit, peut-être obtiendrai-je de Gregson et Pollock l'autorisation dont j'ai besoin.

– Vous me pardonnerez ce jugement, dit Mr Coombe, mais vous êtes la femme la plus obstinée que j'aie jamais rencontrée!

– Alors, c'est entendu?

– C'est-à-dire, répondit Mr Coombe d'un ton assez réservé, que, si vous trouvez une femme en qui l'on puisse avoir

confiance qui accepte de rester une nuit là-bas avec vous, j'essaierai d'arranger ça.

Lucy remercia Mr Coombe et ajouta tout aussitôt :

– J'amènerai ma vieille cuisinière, la femme du jardinier. Elle est de Pimlico et elle n'a peur de rien... Voyons... Nous sommes aujourd'hui mardi... Sauf contrordre de ma part, comptez que nous arriverons après-demain par le premier train.

Le jeudi à dix heures et demie, Lucy Muir se retrouvait devant *Les Mouettes*, accompagnée cette fois, non plus de Mr Coombe, mais de Martha Godwin.

Martha était la seule domestique qu'elle eût jamais engagée elle-même, une cuisinière qui lui avait été procurée par un bureau de placement de Londres, au début de son mariage, alors que sa belle-famille n'avait pas encore eu le temps de prendre la direction de son ménage. Ladite belle-famille avait trouvé déplorable l'accent faubourien de Martha, aussi bien que l'indépendance de son caractère, mais, comme sa cuisine était irréprochable, elle était restée. Au bout de six ans, un beau jour, elle s'était mariée avec le jardinier, un homme d'un certain âge déjà, qui parlait peu et vivait dans une petite maison appartenant à la ville. Actuellement, il était chargé de l'entretien des jeux de boules municipaux. Le couple n'avait pas d'enfant et Martha n'avait pas eu de peine à se rendre libre.

Pour Lucy, il n'en avait pas été de même. Où allait-elle et pourquoi s'absentait-elle? Comment? Elle songeait à quitter Whitchester? Mais c'était absurde!... Complètement ridicule... Tous ses amis habitaient Whitchester! Que ferait-elle dans un trou comme Whitecliff? Si elle croyait que l'air de la mer était nécessaire aux enfants, pourquoi n'allait-elle

pas s'installer à Whitmouth? Là, au moins, elle se trouverait dans une vraie ville, où ses relations pourraient venir la voir!

Elle avait expliqué qu'elle cédait en partie à des considérations financières. Si elle n'avait personne à recevoir, elle n'aurait pas l'occasion de dépenser de l'argent. On avait tiqué sur le mot et on avait parlé d'autre chose, comme si Lucy avait manqué de délicatesse en attirant l'attention sur de si mesquines préoccupations. Elle savait bien que tout le monde ne demandait qu'à l'aider. Elle ne devait cependant pas oublier que le cher Edwin avait été très avantage dans la succession paternelle et que les rentes servies par la pauvre Maman avaient disparu avec elle. D'ailleurs, il ne s'agissait pas de cela! Ce qui importait, c'était que la gentille petite Lucy allait s'exiler dans un coin perdu. C'était cela qui préoccupait ceux qui l'aimaient. Est-ce qu'elle ne précipitait pas les choses? Lui était-il donc impossible d'attendre une huitaine de jours? La semaine suivante, Eva, qui aurait moins à faire, pourrait l'accompagner à Whitmouth...

Calme mais résolue, Lucy avait tenu tête à l'orage. Elle avait pris le train du matin avec Martha et était passée au bureau de Mr Coombe qui, dans un silence désapprobateur, lui avait remis la clé qu'elle introduisait maintenant dans la serrure rouillée.

Martha, les narines pincées, examinait la porte dont la peinture d'un bleu délavé s'écaillait par larges plaques.

– Un coup de badigeon ne lui ferait pas de mal! conclut-elle – reniflant, elle ajouta: Et méfiez-vous, madame, si vous venez à faire un bail, de ne pas prendre les réparations à votre charge! Mon frère Bert, lui, ne s'est pas méfié, quand il a pris son bistro. Le premier jour, il a été inondé... et il a bien fallu qu'il refasse le toit!... À ses frais!

Bien campée sur ses jambes solides, très droite dans son manteau noir, une toque sur laquelle tremblaient des violettes posée très en arrière sur ses cheveux soigneusement lissés et

tirés, elle tenait à la main un panier d'osier dans lequel elle transportait, avec ses vêtements de nuit, un tablier, un gros morceau de savon, une brosse de chiendent, trois plumeaux et un balai, dont elle serrait le manche dans son autre main. Ainsi, elle n'était pas sans ressembler à une Amazone prête au combat. De fait, une lueur guerrière s'alluma dans ses yeux verts quand, derrière Lucy, elle pénétra dans la cuisine, poussiéreuse et tissée de toiles d'araignées.

Une sorte de sifflement muet, sorti de ses lèvres, résuma son impression. Après quoi, s'étant débarrassée en un tournemain de son chapeau et de son manteau, elle ceignit son tablier, retroussa ses manches et empoigna un seau qu'elle remplit d'eau.

– Ce qu'il nous faut, dit-elle, c'est de l'eau chaude... Et beaucoup!

Malheureusement, le réchaud à gaz semblait ne pas être en état de fonctionner. Les tentatives de Martha, celles de Lucy, restaient vaines : impossible de l'allumer!

Appelé au téléphone, Mr Coombe confirma avoir donné les instructions nécessaires, aussi bien pour le gaz que pour l'électricité et pour l'eau. Rien n'était plus coupé. Mrs Muir n'avait qu'à téléphoner à la compagnie du gaz, il était probable qu'on lui enverrait quelqu'un.

Seulement, la compagnie du gaz, consultée, était débordée de travail. Elle était navrée, mais il lui était impossible de détacher un de ses employés aux *Mouettes* avant le lendemain, au plus tôt.

– Si c'est comme ça, dit Martha, le mieux, c'est de faire venir un Béatrice. Il nous faut absolument de l'eau chaude!

Lucy écarquilla les yeux.

– Un Béatrice?

– Mais oui, expliqua Martha, un petit réchaud à pétrole. Il n'y a qu'à en faire apporter un, en commandant une bouteille de pétrole en même temps...

Sur ce, elle noua sur sa tête un mouchoir rouge de coton et se mit en devoir d'attaquer au balai les toiles d'araignées dans les coins du plafond.

Pendant ce temps, Lucy appelait au téléphone un magasin de la ville. L'homme qui vint à l'appareil lui répondit qu'il se ferait un plaisir de lui faire porter le réchaud et le pétrole dont elle avait besoin. Bientôt, un gamin venu à bicyclette, entré par le fond du jardin, se présentait à la porte de la cuisine avec un paquet qu'il posa sur le seuil. Empochant d'une main grasseuse l'argent qu'elle venait de lui remettre en paiement de sa facture, il regarda Martha d'un air effronté, cligna de l'œil et lui dit :

– Je vous parie que vous ne resterez pas ! Cette bicoque fiche les jetons à tout le monde !

Martha répliqua dans la même langue :

– Fiche-moi le camp et au trot ! Sinon, des jetons, tu pourrais bien en effacer une paire dans l'endroit où tu les sentiras le mieux !

Le gamin s'éclipsa, enfourcha sa machine et repartit vers la ville en sifflant. Martha, que Lucy avait mise au courant avant de quitter Whitchester, haussa les épaules et grommela :

– Des fantômes ! Ça n'existe pas !

Elle prit le paquet et rentra dans la cuisine. Le réchaud allumé, elle posa dessus une grande bassine d'eau.

À une heure et demie, les deux femmes interrompirent leurs travaux pour boire une tasse de thé et attaquer les provisions qu'elles avaient apportées.

La cuisine, maintenant, était habitable. Descendus des chambres à coucher, matelas, traversins et couvertures étaient à l'air dans le jardin ensoleillé. Toutes les fenêtres de la maison étaient grandes ouvertes et un bon air chargé de senteurs marines se répandait à travers les pièces.

– C'est une gentille petite maison, déclara Martha, souf-

flant sur son thé pour le refroidir. Ça me plairait, madame, de venir travailler pour vous ici.

– J’aimerais bien vous avoir, moi aussi, répondit Lucy. Malheureusement, je n’aurai pas les moyens de m’offrir une bonne...

– Ce que je demande, reprit Martha d’un air sombre, c’est comment vous vous en tirerez, vous qui n’avez de votre vie su faire cuire un œuf à la coque ! La cuisine, pourtant, quand on se sert de sa tête et qu’on ne s’affole pas, ce n’est pas tellement difficile... – posant sa tasse vide sur la table, elle ajouta : À présent, madame, vous allez vous reposer un instant. Moi, je vais m’occuper un peu en haut...

Sur le réchaud, de l’eau bouillait dans la grande bassine. Elle emplit son seau et quitta la cuisine d’un pas pesant.

Lucy réfléchit. Elle n’avait rien entendu de suspect au cours de la matinée. Rien du tout. Cette maison, elle en était convaincue maintenant, n’était pas hantée le moins du monde. Aussi, le dos calé contre le dossier de sa chaise, commençait-elle à réorganiser en esprit les chambres à sa façon, apportant ici et là des transformations qui, peu à peu, faisaient des *Mouettes* la villa idéale.

Le soir venu, il n’y avait plus ni poussière ni toiles d’araignées dans aucune pièce, sinon dans le salon et la salle à manger.

– Nous les nettoierons demain, dit Lucy.

Assistée de Martha, elle était au premier étage, en train de faire le lit dans la grande chambre à coucher.

– Oui, madame, répondit Martha. Seulement, il ne faudrait pas vouloir en faire trop d’un coup – étalant avec soin sur le matelas de grosse toile un des fins draps de lit apportés par Lucy, elle ajouta : Pour le moment, vous devriez vous étendre un peu et fermer les yeux dix minutes, pendant que je préparerais le dîner, une bonne omelette avec de belles tranches de jambon.

Lucy enfilait un traversin dans une taie délicatement brodée.

– Voyons, Martha ! répliqua-t-elle d'une voix grondeuse. Vous n'allez pas commencer à me donner des conseils ! Ce n'est pas d'un bébé comme vous que j'en accepterai !

Martha se récria :

– Un bébé ! J'aurai trente-deux ans au mois de février ! Je suis aussi vieille que vous, madame !

– Pardon ! Moi, j'aurai trente-quatre ans en juillet. Ah ! Nous vieillissons, ma pauvre Martha. Nous avons déjà parcouru la moitié du chemin. Et qu'est-ce que nous avons fait ?

Martha fit la grimace.

– Ce que j'ai fait, moi, je le sais ! J'ai fait griller assez de biftecks pour paver une route qui irait d'ici jusqu'à la cathédrale Saint-Paul et, en plus de ça, je me suis remariée et j'ai reprisé assez de chaussettes pour bourrer l'intérieur d'un éléphant !

– C'est vrai, Martha, mais votre vie a été utile.

– Avec ça que la vôtre ne l'a pas été ! lança Martha. Vous avez deux enfants et vous allez vous occuper de votre intérieur sans être aidée par personne. C'est plus qu'on n'en peut demander à n'importe qui !

– J'ai l'impression que la maison ne sera pas difficile à tenir.

– Vous ne pouvez pas trouver plus facile, affirma Martha avec assurance. Tout est bien conçu. C'est ce qu'on peut appeler un bâtiment bien gréé !

– Un bâtiment bien gréé ! répéta Lucy avec étonnement. Mais, Martha, vous employez des mots que je n'ai jamais entendus dans votre bouche !

– Ça doit être un effet de l'air marin, répondit Martha. On parle comme les matelots...

Lucy réfléchit quelques secondes.

– Je me demande, dit-elle ensuite, à quoi pouvait ressembler ce capitaine Gregg... D'après son portrait, il n'avait pas l'air d'un homme à se suicider.